

Savoirs situés

La question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle

par [Donna Haraway](#)

Mise en ligne le vendredi 16 janvier 2004

L'enquête académique ou activiste féministe a souvent tenté de venir à bout de ce que *nous* devrions entendre par le terme curieux et incontournable d' « objectivité ». Nous avons usé beaucoup d'encre toxique et d'arbres transformés en papier à décrire ce qu'*ils* ont bien voulu y dire et combien cela *nous* choque. Ce « ils » imaginaire constitue une sorte de conspiration invisible de philosophes et d'hommes de science bardés de subventions et de laboratoires. Ce « nous » imaginaire sont les autres incarnés, qui n'ont pas la permission de *n'avoir pas* de corps, un point de vue limité et ainsi un biais inévitablement polluant et disqualifiant dans une quelconque discussion conséquente en dehors de nos propres petits cercles, où une souscription populaire pour un journal peut encore rassembler une petite centaine de lecteurs composés pour la plupart de haineux envers la science. Enfin, je confesse que ces fantaisies paranoïdes et ressentiments académiques se tapissent sous quelques réflexions compliquées imprimées sous mon nom dans la littérature féministe sur l'histoire et la philosophie des sciences. Nous, les féministes qui débattons de la science et de la technologie, sommes les « groupes d'intérêts spéciaux » de l'ère Reagan dans le royaume raréfié de l'épistémologie, où ce qui peut traditionnellement compter comme savoir est policé par des philosophes qui codifient la loi canonique de la connaissance. Bien sûr, un groupe d'intérêts spéciaux est, par définition reaganienne, tout sujet collectif historique qui ose résister à l'atomisation qui nous dénuade de la Guerre des Etoiles, de l'hypermarché, du postmoderne, du simulacre médiatique de la citoyenneté. Max Headroom n'a pas de corps ; cependant lui seul *voit* toute chose dans l'énorme empire communicationnel du Réseau Global. Pas étonnant que Max parvienne à avoir un naïf sens de l'humour et une sorte de sexualité joyeusement régressive, précœdipienne, une sexualité que nous avons avec ambivalence - avec une incorrection dangereuse - imaginée être réservée aux détenus à vie des corps femelles et colonisés et peut-être aussi aux hackers mâles dans le confinement solitaire électronique.

Il m'a semblé que les féministes ont, de manière à la fois sélective et flexible, utilisé et été piégées par deux pôles d'une dichotomie séduisante sur la question de l'objectivité. Je parle ici certainement pour moi-même, et je propose qu'il y a un discours collectif en la matière. Des études sociales récentes de science et de technologie par exemple ont rendu disponible un argument constructionniste très fort pour *toutes* les formes de prétention savante, plus sûrement et spécialement les scientifiques [1]. D'après ces vues séduisantes, aucune perspective de l'intérieur n'est privilégiée, parce que toutes les démarcations entre un dedans et un dehors du savoir sont théorisées comme des mouvements de pouvoir et pas comme des mouvements vers la vérité. Aussi, depuis cette perspective constructionniste sociale forte, pourquoi devrions-nous être intimidés par les descriptions faites par les scientifiques de leur activité et de leurs réalisations ; eux et leurs patrons ont intérêt à nous jeter du sable dans les yeux. Ils disent des paraboles sur l'objectivité et la

méthode scientifique aux étudiants en première année, mais on ne prendrait aucun praticien des hauts arts scientifiques sur le fait d'*agir* suivant les recommandations des manuels. Les constructionnistes sociaux établissent clairement que les idéologies officielles sur l'objectivité et la méthode scientifiques sont des guides particulièrement mauvais pour montrer comment le savoir scientifique *se fait* actuellement. Juste comme pour nous autres, il y a un grand décalage entre ce que les scientifiques croient et disent qu'ils font et ce qu'ils font réellement.

Les seules personnes qui cessent actuellement de *croire* et, princesse intouchable, d'*agir* suivant les doctrines idéologiques de l'objectivité scientifique désincarnée - sauvegardées dans les manuels élémentaires et la littérature stimulante de la technoscience - sont les non-scientifiques, notamment un petit nombre de philosophes très fidèles. Bien sûr, ma désignation de ce dernier groupe n'est probablement juste qu'une réflexion sur un chauvinisme disciplinaire résiduel acquis depuis l'identification avec les historiens de la science et en passant beaucoup trop de temps avec un microscope dans les premières années de l'âge adulte d'une sorte de moment disciplinaire préœdipien et moderniste poétique, quand les cellules semblaient être des cellules et les organismes des organismes. *Ne vous en déplaise*, Gertrude Stein. Mais alors arriva la loi du père et sa résolution du problème de l'objectivité, un problème résolu dans des référents toujours déjà absents, des signifiés ajournés, des sujets divisés et le jeu sans fin des signifiants. Qui ne grandirait pas pervers ? Le genre, la race, le monde lui-même - tout semble les effets de vitesse perverse dans le jeu des signifiants dans un champ de force cosmique.

Quoiqu'il en soit, les constructionnistes sociaux peuvent maintenir que les doctrines idéologiques de la méthode scientifique et tout le verbiage philosophique sur l'épistémologie sont préparés pour détourner notre attention et notre volonté de connaître *effectivement* le monde en pratiquant les sciences. Depuis ce point de vue, la science - le jeu réel en ville - est rhétorique, une série d'efforts pour persuader les acteurs sociaux pertinents que le savoir que quelqu'un fabrique est un itinéraire pour une forme désirée de pouvoir très objectif. De telles persuasions doivent tenir compte de la structure des faits et des artefacts, comme des acteurs que le langage engage dans le jeu du savoir. Ici, faits et artefacts sont partie intégrante de l'art puissant de la rhétorique. La pratique est la persuasion, et le centre d'attention est bien plus dans la pratique. Tout savoir est un nœud concentré dans un champ de pouvoir agonistique. Le programme fort de la sociologie de la connaissance s'accapare les outils charmants et dégoûtants de la sémiologie et de la déconstruction pour insister sur la nature rhétorique de la vérité, notamment la vérité scientifique. L'histoire est une histoire que se racontent les mordus de la culture occidentale ; la science est un texte contestable et un champ de pouvoir ; le contenu est la forme [2]. Point barre.

Combien nombreux sont parmi nous ceux qui aimeraient encore parler de la *réalité* avec plus de confiance que celle que nous mettons dans le Droit chrétien quand il péroré sur le second Avènement du Messie et sur son échappée de la destruction finale du monde. Nous aimerions penser que nos appels à des mondes réels sont plus que des échappées désespérées loin du cynisme et un acte de foi comme dans n'importe quel autre culte, peu importe quel espace nous faisons généreusement à toutes les riches médiations toujours

spécifiques dans l'histoire à travers lesquelles nous et n'importe qui d'autre devons connaître le monde. Mais plus je vais loin dans la description du programme constructionniste social radical et d'une version particulière du postmodernisme achalandée des outils corrosifs du discours critique dans les sciences humaines, plus je deviens nerveuse. L'imagerie des champs de force, des mouvements dans un monde entièrement contextualisé et codé, qui est la métaphore qui travaille beaucoup d'arguments sur la réalité socialement négociée du sujet postmoderne, c'est, pour les débutants uniquement, une imagerie de champs militaires high-tech, de champs de batailles académiques automatisés, où des points lumineux appellent les joueurs à se désintégrer (quelle métaphore !) les uns les autres pour rester dans le jeu du savoir et du pouvoir. La technoscience et la science-fiction se confondent dans le soleil de leur (ir)réalité radieuse - la guerre [3]. Cela ne devrait pas prendre des décennies à la théorie féministe pour sentir que l'ennemi est là. Nancy Hartsock a saisi tout ce cristal de significations dans son concept de masculinité abstraite [4].

Moi et d'autres avons commencé par vouloir un solide outil pour déconstruire les vraies prétentions de l'hostilité envers la science en montrant la spécificité historique radicale, et donc contestable, de *tout* légiste du noyau dur des constructions scientifiques et technologiques, et nous terminons avec une sorte de thérapie par électrochoc épistémologique, qui, loin de nous propulser aux tableaux de commande du jeu de la contestation des vérités publiques, nous abandonne dans un désordre auto-induit de personnalité multiple. Nous voulions un chemin pour dépasser le biais qu'on nous incrimine dans la science (n'importe comment trop facile à justifier) et la séparation des bons moutons scientifiques des vilaines chèvres du biais et de l'abus. Cela semblait prometteur de le faire en usant de l'argument constructionniste le plus fort possible qui n'offre aucune faille pour réduire les solutions au biais versus objectivité, à l'usage versus abus, à la science versus pseudo-science. Nous démasquons les doctrines de l'objectivité parce qu'elles effrayaient notre sens émergent de l'agencement et de la subjectivité historiques collectifs et nos rapports « incarnés » à la vérité, et nous finissons en nous excusant une fois encore de n'avoir rien appris d'une quelconque physique post-newtonienne et en donnant de nous-mêmes une raison de plus pour abandonner les vieilles pratiques féministes qui nous apprennent à réparer nous-mêmes nos voitures. Ce ne sont que conjectures, alors laissons cela aux garçons.

Quelques-unes parmi nous essayèrent de rester indemnes en ces temps traumatisés et traumatisants en extrayant une version féministe de l'objectivité. Là, inspirée pour beaucoup des mêmes désirs politiques, réside l'autre extrémité tentante du problème de l'objectivité. L'humanisme marxiste était pollué à sa source par la structuration de sa théorie de la domination de la nature dans l'auto-construction de l'homme et par son impuissance apparentée de près à ne rien voir dans ce qu'historiquement ont fait les femmes qui méritaient salaire. Mais le marxisme restait une ressource prometteuse, comme une sorte d'hygiène mentale féministe épistémologique que nos propres doctrines de la vision objective recherchaient. Les présupposés marxistes offraient une voie vers nos propres versions théoriques du point de vue, de l'incarnation insistante, une riche tradition critique de l'hégémonie des positivismes et des relativismes et un chemin vers des théories nuancées de la médiation. Quelques versions de la psychanalyse ont aidé à

cette approche, spécialement la théorie anglo-saxonne des relations objectales, laquelle a peut-être fait plus pour le féminisme américain que quoique ce soit sorti du stylo de Marx et d'Engels, et encore moins d'Althusser ou de tous les autres prétendants qui suivirent dans l'examen du sujet de l'idéologie et de la science [5].

Une autre approche, l'« empiricisme féministe », converge aussi avec les usages féministes du marxisme pour fournir une théorie de la science qui continue d'insister sur les significations légitimes de l'objectivité et lorgne vers un constructivisme radical conjugué avec la sémiologie et la narratologie [6]. Les féministes doivent insister sur un meilleur rapport au monde ; il n'est pas suffisant de montrer la contingence historique radicale et les modes de construction de toute chose. C'est qu'ici, nous, comme féministes, nous trouvons nous-mêmes récupérées de manière perverse dans le discours de beaucoup de scientifiques qui, quand tout est fait et dit, croient largement qu'ils ont décrit et découvert des choses *par le moyen* de toutes leurs constructions et argumentations. Evelyn Fox Keller a particulièrement insisté sur ce fait, et Sandra Harding appelle le but de cette approche une « science successeur ». Les féministes sont intéressées dans le projet d'une science successeur qui offre un rapport meilleur, plus adéquat et plus riche au monde, dans l'ordre du bien-vivre comme de la relation critique et réflexive aux pratiques de domination qui nous sont propres comme à d'autres et aux parts inégales de privilège et d'oppression qui font nos positions. En langage philosophique traditionnel, la solution est peut-être plus éthique et politique qu'épistémologique.

Je pense donc que mon problème, et « notre » problème, est comment avoir *simultanément* un rapport à la contingence historique radicale de toute prétention savante et de tout sujet connaissant, une pratique critique pour reconnaître nos propres « technologies sémiotiques » pour produire des significations, *et* une confiance qui ne soit pas absurde en des rapports sensés à un monde « réel », qui puisse être en partie partagée et hospitalière à des projets de liberté finalisée, d'abondance matérielle adéquate, de significations modestes à la souffrance et de bonheur limité. Harding voit dans ce désir nécessairement multiple une nécessité pour une science successeur et une insistance postmoderne sur l'irréductible différence et la multiplicité radicale des savoirs locaux. *Tous* les composants du désir sont paradoxaux et dangereux, et leur combinaison est à la fois contradictoire et nécessaire. Les féministes n'ont pas besoin d'une doctrine de l'objectivité qui promette une transcendance d'une histoire qui perde la trace de ses médiations juste là où quelqu'un pourrait être tenu pour responsable de quelque chose et d'un pouvoir instrumental illimité. Nous ne voulons pas d'une théorie de puissances innocentes pour représenter le monde, où le langage et les corps tombent ensemble dans la félicité de la symbiose organique. Nous ne voulons pas non plus théoriser le monde, encore moins agir sur lui, dans les termes du Système Global, mais nous avons besoin d'un réseau mondial de connexions, comprenant la faculté de traduire partiellement les savoirs par-devers des communautés différentes - et différemment puissantes. Nous avons besoin de la puissance de théories critiques modernes de comment sont faits les significations et les corps, afin non pas de dénier les significations et les corps, mais de construire des significations et des corps qui ont une chance de vivre.

Les sciences naturelles, sociales et humaines ont toujours été impliquées dans des espoirs comme ceux-ci. La science a été à la recherche de traduction, de convertibilité, de mobilité des significations et d'universalité - ce que j'appelle réductionnisme lorsqu'un langage (devinez lequel ?) doit être consacré comme le standard de toutes les traductions et conversions. Ce que fait l'argent dans les ordres d'échange du capitalisme, le réductionnisme le fait dans les puissants ordres mentaux des sciences globales. Il n'y a, finalement, qu'une seule équation. Voilà la fantaisie mortelle que les féministes et d'autres ont identifiée dans quelques versions de l'objectivité, celles au service de l'ordonnement hiérarchique et positiviste de ce qui peut compter comme savoir. Voilà une des raisons des débats sur l'objectivité, métaphoriquement ou autrement. L'immortalité et l'omnipotence ne sont pas notre but. Mais nous pourrions utiliser des rapports sûrs et applicables à des choses qu'on ne peut réduire à des mouvements de pouvoir et à des jeux institutionnels agonistiques rhétoriques, ou à l'arrogance scientifique positiviste. Ce point est valable que nous parlions de gènes, de classes sociales, de particules élémentaires, de genres, de races ou de textes ; ce point est valable pour les sciences exactes, naturelles, sociales et humaines, en dépit des ambiguïtés casses-gueule des mots « objectivité » et « science » comme nous patinons sur le terrain de la discursivité. Dans nos efforts pour escalader le pôle lubrifié qui nous fournisse une doctrine utile de l'objectivité, moi et beaucoup d'autres féministes nous sommes, dans les débats sur l'objectivité, alternativement, ou encore simultanément, cramponnées aux deux extrémités à la fois de la dichotomie, une dichotomie qu'Harding décrit dans les termes de projets de science successeur versus rapports postmodernistes à la différence et que j'ai croquée dans cet essai comme constructivisme radical versus empiricisme critique féministe. Il est bien sûr difficile de monter quand vous vous cramponnez aux deux extrémités à la fois d'un même pôle, simultanément ou alternativement. Il est temps alors d'intervertir les métaphores.

LA PERSISTANCE DE LA VISION

J'aimerais procéder en plaçant une confiance métaphorique dans un système sensoriel bien dévalué dans le discours féministe : la vision [7]. La vision peut être bonne pour éviter les oppositions binaires. J'aimerais insister sur la nature incarnée de toute vision et demander aussi des comptes au système sensoriel qu'on a utilisé pour sauter par-dessus le corps singulier pour rejoindre un gaz victorieux venu de nulle part. C'est le gaz qui inscrit de manière mythique tous les corps singuliers, qui fait la catégorie d'immaculé revendiquer le pouvoir de voir sans être vu, de représenter en échappant à la représentation. Ce gaz signifie les positions immaculées de l'Homme Blanc, l'une des plus désagréables tonalités du mot « objectivité » qui soient aux oreilles féministes dans les sociétés scientifiques et technologiques, industrielles avancées, militarisées, racistes et dominées par les hommes, c'est-à-dire ici, dans le ventre du monstre, dans les Etats Unis de la fin du XXe siècle. J'aimerais une doctrine de l'objectivité incarnée qui adapte ses projets à la science féministe critique : l'Objectivité Féministe se dit tout simplement des *savoirs situés*.

Les yeux ont été utilisés pour signifier une capacité perverse - affûtée jusqu'à la perfection dans l'histoire de la science liée au militarisme, au capitalisme, au

colonialisme et à la suprématie mâle - pour mettre le sujet connaissant à distance de tout et de tous dans l'intérêt d'un pouvoir libéré de ses chaînes. Les instruments de visualisation dans les cultures multinationales, postmodernes, ont composé avec ces significations de la désincarnation. Les technologies visuelles sont sans limite apparente. L'œil de n'importe quel primate comme nous peut être rehaussé indéfiniment par des systèmes sonographiques, l'image des résonances magnétiques, les systèmes de manipulation graphique à intelligence artificielle, les microscopes scanners à électron, les scanners tomographiques, les techniques de coloration, les systèmes de surveillance satellite, les terminales vidéo domestiques ou publiques, les caméras pour chaque occasion, depuis le filmage de la membrane muqueuse doublant la cavité intestinale d'un ver marin vivant dans une cheminée gazeuse sur la faille entre deux plaques continentales jusqu'à la cartographie de l'hémisphère de n'importe quelle planète du système solaire. La vision dans ce festin technologique devient une glotonnerie déréglée ; la ruse de tout voir depuis nulle part n'est pas simplement un mythe, tout semble avoir poussé ce mythe dans la pratique courante. Et, ruse bien trouvée, cet œil baise le monde pour faire des technomonstres. Zoe Sofoulis appelle cela l'œil cannibale des projets masculinistes extra-terrestres pour une seconde naissance excrémentielle.

Un apport à cette idéologie de la vision dévorante, directe, génératrice et sans restriction, que les médiations technologiques célèbrent et présentent simultanément comme totalement transparente, peut se trouver dans le volume célébrant le 100^e anniversaire de la Société Nationale de Géographie. Le volume clôt son enquête sur la littérature savante du magazine, effectuée à travers sa photographie stupéfiante, par la juxtaposition de deux chapitres. Le premier parle d'« Espace » et est introduit par l'épigraphe : « Le choix est l'espace, ou rien du tout » [8]. Ce chapitre rapporte les exploits de la course spatiale et expose les photos colorées des planètes cosmiques réassemblées depuis les signaux digitalisés transmis à travers le vaste espace pour permettre au regardeur de « faire l'expérience » du moment de la découverte dans la vision immédiate de l'« objet » [9]. Ces objets fabuleux nous arrivent simultanément comme des enregistrements indubitables de ce qui est simplement là et comme des exploits héroïques de la production technoscientifique. Le chapitre suivant est le jumeau de l'espace extérieur : « Espace intérieur », introduit par l'épigraphe : « La substance des étoiles est venue à la vie » [10]. Ici, le lecteur est transporté dans le royaume de l'infinitésimal, qui est objectivé par les moyens de la radiation en dehors des longueurs d'ondes qui sont « normalement » perçues par les primates hominidés, les rayons des lasers et des microscopes scanners à électron dont les signaux sont convertis dans de merveilleuses photos pleines de couleurs de cellules de défense et de virus envahisseurs.

Mais, bien sûr, cette vue d'une vision infinie est une illusion, une ruse bien trouvée. Je voudrais montrer que l'insistance métaphorique sur la particularité et l'incarnation de toute vision (pas nécessairement une incarnation organique, mais incluant aussi la médiation technologique) et le fait de ne pas donner dans le mythe d'une vision menant à la désincarnation et à la seconde naissance nous permettent de construire une doctrine utile, mais pas innocente, de l'objectivité. Je veux une écriture féministe du corps qui insiste métaphoriquement à nouveau sur la vision, parce que nous avons besoin de revendiquer ce sens pour trouver notre chemin parmi toutes les ruses et les pouvoirs

visuels des sciences et des technologies modernes qui ont transformé les débats sur l'objectivité. Nous avons besoin d'apprendre dans nos corps, gratifiés d'une couleur primate et d'une vision stéréoscopique, comment attacher l'objectif à nos scanners théorétiques et politiques afin de nommer où nous sommes et ne sommes pas, dans les dimensions de l'espace physique et mental nous savons durement comment le nommer. Ainsi ce n'est pas de manière si perverse que l'objectivité se révèle à propos d'une incarnation particulière et spécifique, et définitivement pas à propos d'une fausse vision prometteuse d'une transcendance de toutes les limites et de la responsabilité. La morale est simple : seule une perspective partielle promet une vision objective. Tous les récits de la culture occidentale sur l'objectivité sont des allégories des idéologies qui gouvernent les relations entre ce que nous appelons le corps et l'esprit, la distance et la responsabilité. L'objectivité féministe se dit d'un positionnement limité et des savoirs situés, non de la transcendance et de la séparation du sujet et de l'objet. Cela nous permet de devenir responsable de ce que nous apprenons comment voir.

Telles sont les leçons que j'ai apprises en partie en marchant avec mes chiens et en me demandant à quoi ressemble le monde avec très peu de cellules dans la rétine pour voir les couleurs mais d'énormes processus neuronaux et aires sensorielles pour l'odorat. C'est une leçon disponible depuis les photographies qui montrent à quoi ressemble le monde dans les yeux composés d'un insecte ou encore depuis l'œil caméra d'un satellite espion, ou les signaux digitalisés des différences perçues par une sonde spatiale dans les « environs » de Jupiter transformés en photographies couleurs pour des tables de café. Les « yeux » rendus disponibles dans les sciences technologiques modernes font voler en éclat l'idée d'une vision passive ; ces moyens prosthétiques nous montrent que tous les yeux, y compris nos propres yeux organiques, sont des systèmes perceptifs actifs, construisant sur des traductions et des *manières* spécifiques de voir, c'est-à-dire des manières de vivre. Il n'existe pas de photographe immédiat ou de camera obscura passive dans les rapports scientifiques des corps et des machines ; il n'existe que des possibilités visuelles hautement spécifiques, chacune avec une façon partielle, active, merveilleusement détaillée d'organiser les mondes. Toutes ces images du monde ne devraient pas être des allégories de la mobilité et de l'interchangeabilité infinies mais de la spécificité et de la différences élaborées, et les personnes tendrement attentionnées devraient apprendre comment voir fidèlement du point de vue d'un autre, même quand l'autre est notre propre machine. Ce n'est pas une distance aliénante ; c'est une allégorie *possible* pour les versions féministes de l'objectivité. Comprendre comment ces systèmes visuels travaillent, techniquement, socialement et psychiquement, devrait être une voie vers l'objectivité féministe incarnée.

De nombreux courants du féminisme essaient de théoriser des raisons pour accorder confiance à la bonne position de l'assujetti ; il y a de bonnes raisons de croire que la vision est meilleure depuis l'en dessous des spacieuses plates-formes brillantes du pouvoir [11]. Construit sur cette suspicion, cet essai est un argument en faveur des savoirs situés et incarnés, contre les prétentions savantes qu'on ne peut pas localiser, irréflechies aussi. Irréflechie signifie incapable d'être mise en rapport. Il y a une prime à établir la capacité de voir depuis les périphéries et les profondeurs. Mais ici réside un sérieux danger de romantiser et/ou de s'approprier la vision des moins puissants tout en

prétendant voir depuis leurs positions. Voir depuis l'en dessous n'est ni facile à apprendre, ni sans problème, quand bien même « nous » n'habitons pas « naturellement » le grand terrain enseveli des savoirs assujettis. Les positionnements de l'assujetti ne sont pas exempts d'un réexamen, d'un décodage, d'une déconstruction et d'une interprétation critiques ; cela, depuis les modes à la fois sémiologiques et herméneutiques de l'investigation critique. Les points de vue de l'assujetti ne sont pas des positions « innocentes ». Au contraire, ils sont préférés parce qu'en principe ils vont justement permettre le démenti du noyau critique et interprétant de tout savoir. Ils sont bien informés des modes du déni à travers la répression, l'oubli et la disparition agis - des manières de n'être nulle part en prétendant voir emphatiquement. Les assujettis ont une chance sérieuse de faire partie de la ruse bien trouvée et de toutes ses illuminations éblouissantes - et aveuglantes. Les points de vue « assujettis » sont préférés parce qu'ils semblent promettre un rapport au monde plus adéquat, soutenu, objectif, transformateur. Mais *comment* voir depuis en dessous est un problème qui requiert finalement autant d'habileté avec les corps et les langages, avec les médiations de la vision, que « les plus hautes » visualisations technoscientifiques.

Tel positionnement préféré est aussi hostile aux formes variées du relativisme qu'aux versions les plus explicitement totalisantes des prétentions à l'autorité scientifique. Mais l'alternative au relativisme n'est pas la totalisation et la vision solitaire, qui toujours au final n'est que la catégorie immaculée dont le pouvoir dépend en ses récits et ses obscurités systématiques. L'alternative au relativisme sont les savoirs critiques partiels, localisables, qui soutiennent la possibilité de réseaux de connexion appelant la solidarité en politique et les conversations partagées en épistémologie. Le relativisme est une manière de n'être nulle part en prétendant être également partout à la fois. L'« égalité » du positionnement est une dénégation de la responsabilité et de l'investigation critique. Le relativisme est le miroir jumeau parfait de la totalisation dans les idéologies et l'objectivité ; toutes nient les enjeux du positionnement, de l'incarnation et de la perspective partielle ; toutes rendent cela impossible à bien voir. Relativisme et totalisation sont à la fois des « ruses bien trouvées » qui promettent une vision également et pleinement de partout et de nulle part, des mythes commodes dans les rhétoriques qui enveloppent la Science. Mais c'est précisément dans la politique et l'épistémologie des perspectives partielles que réside la possibilité d'une investigation soutenue, rationnelle, objective.

Aussi, avec beaucoup d'autres féministes, je veux argumenter pour une doctrine et une pratique de l'objectivité qui privilégie la contestation, la déconstruction, la déconstruction passionnée, les connexions tissées et l'espoir dans une transformation des systèmes de connaissance et des manières d'être. Mais ce n'est pas juste une quelconque perspective partielle qui en sera capable ; nous devons être hostiles aux relativismes et aux holismes faciles construits de parties ajoutées et surajoutées. Un « détachement passionné » [12] requiert plus qu'une partialité auto-critique et assumée. Nous sommes aussi liés dans l'exploration de perspectives depuis ces points de vue, dont nous ne savons jamais rien à l'avance, qui promettent quelque chose de doucement extraordinaire, qui est la potentialité de la connaissance de construire des mondes qui seraient moins organisés autour des axes de la domination. Depuis un tel point de vue disparaîtrait réellement la

catégorie d'immaculé - comme la simple répétition d'un acte évanescent. L'imaginaire et le rationnel - la vision visionnaire et l'objective - s'enveloppent l'un l'autre. Je pense que l'appel d'Harding à une science successeur et à des sensibilités postmodernes doit être lu comme un argument en faveur de l'idée que l'élément fantastique dans l'espoir d'un savoir de la transformation et les contrôles et stimuli sévères de l'enquête critique soutenue sont ensemble la base d'une prétention crédible à une objectivité et à une rationalité non criblées de ces dénis et de ces répressions à vous couper le souffle. Il est encore possible de lire le récit des révolutions scientifiques dans les termes de cette doctrine féministe de l'objectivité et de la rationalité. La science a été utopique et visionnaire depuis le début : voilà une raison dont « nous » avons besoin.

Un engagement dans le positionnement mobile et le détachement passionné est dépendant de l'impossibilité d'envisager une politique et une épistémologie « identitaires » innocentes comme des stratégies pour voir depuis les points de vue de l'assujetti pour y bien voir. On ne peut pas être soit une cellule ou une molécule - ou une femme, un colonisé, un travailleur, etc. - si un seul a l'intention de voir et de voir de manière critique depuis ces positions. « Etre » est bien plus problématique et contingent. Aussi, pas un seul ne peut se repositionner dans quelque bonne position que ce soit qui ne soit responsable d'un tel mouvement. La vision est *toujours* une question du pouvoir de voir - et peut-être de la violence implicite dans nos pratiques de visualisation. Avec quel sang mes yeux ont-ils été confectionnés ? Ces points s'appliquent aussi au témoignage depuis la position de « soi-même ». Nous ne sommes pas immédiatement présents à nous-mêmes. La connaissance de soi requiert une technologie sémiotique matérielle pour lier les significations et les corps. L'identité à soi est un mauvais système visuel. La fusion est une mauvaise stratégie de positionnement. Les hommes dans les sciences humaines ont appelé ce doute sur une présence à soi la « mort du sujet » défini comme simple point ordinal de la volonté et de la conscience. Ce jugement me paraît étrange. Je préfère appeler ce doute l'ouverture à des sujets, à des agents et à des territoires d'histoires non isomorphes inimaginables depuis la bonne position de l'œil cyclopéen, replet de soi du sujet maître. L'œil occidental a été fondamentalement un œil vagabond, une lentille voyageuse. Ces pérégrinations ont souvent été violentes et insistantes à s'accaparer les miroirs d'un soi conquérant - mais pas toujours. Les féministes occidentales *héritent* ainsi de quelque habileté à apprendre à participer aux mondes des revisualisations tournés à l'envers dans les défis de transformation de la terre lancés à la vue des maîtres. Tout ne s'est pas fait à partir de zéro.

Le soi divisé et contradictoire est le seul à pouvoir interroger les positionnements et qui en soit responsable, le seul à construire et à faire se rejoindre les conversations rationnelles et les imaginations fantastiques qui changent l'histoire [13]. Diviser, non pas être, est l'image privilégiée des épistémologies féministes du savoir scientifique. La « division » dans ce contexte devrait se dire des multiplicités hétérogènes qui sont simultanément saillantes et incapables d'être écrasées dans les fentes isomorphiques ou les listes cumulatives. Cette géométrie se rapporte avec et entre les sujets. La subjectivité est multidimensionnelle ; partant, telle est la vision. Le soi connaissant est partiel dans toutes ses instances, jamais fini ni plein, ni là et original simplement ; il est toujours construit et suturé ensemble, et, *partant*, capable de se lier à un autre, de voir ensemble

sans prétendre être un autre. Ici est la promesse de l'objectivité : un scientifique cherche la position sujet, non de l'identité, mais de l'objectivité, qui est une connexion partielle. Il n'existe pas de façon d' « être » simultanément dans l'ensemble, ou entièrement dans chacune, des positions privilégiées (c'est-à-dire assujetties) structurées par le genre, la race, la nation ou la classe. Et c'est une liste courte des positions critiques. La recherche d'une telle position « pleine » et totale est le parfait sujet fétichisé de l'histoire de l'opposition, qui apparaît parfois dans la théorie féministe sous la figure essentialisée de la Femme du Tiers Monde [14]. L'assujettissement ne constitue pas des raisons pour une ontologie ; il peut être un indice visuel. La vision requiert des instruments pour voir ; une optique est une politique du positionnement. Les instruments pour voir médiatisent les points de vue ; il n'y a pas de vision immédiate depuis les points de vue de l'assujetti. L'identité, y compris l'identité à soi, ne produit pas la science ; le positionnement critique le fait, qui est l'objectivité. Seuls ceux qui occupent les positions des dominants sont identiques à eux-mêmes, innocents, désincarnés, immédiats, transcendants, nés à nouveau. Il est malheureusement possible pour l'assujetti de désirer et d'avancer tant bien que mal jusqu'à cette position sujet - et alors de disparaître de la vue. Le savoir depuis le point de vue de l'immaculé est vraiment fantastique, distordu et irrationnel. La seule position depuis laquelle l'objectivité ne peut pas être réellement pratiquée et honorée est le point de vue du maître, l'Homme, Dieu l'Unique, dont l'œil produit, s'approprie et ordonne toute différence. La ruse bien trouvée est l'identifiant par soi, et nous nous sommes trompés là-dessus pour la créativité et le savoir, pas pour l'omniscience.

Le positionnement est, partant, la pratique clef d'un savoir raisonné organisé autour de l'imagerie de la vision, et beaucoup du discours philosophique et scientifique occidental est organisé à cette manière. Le positionnement implique une responsabilité pour les pratiques qui augmentent notre puissance de faire. Il s'ensuit que la raison politique et éthique combatte pour et conteste par-devers ce qui peut compter comme savoir rationnel. Admis ou non, la raison politique et éthique combat par-devers les projets savants dans les sciences exactes, naturelles, sociales et humaines. La rationalité est autrement simplement impossible, une illusion d'optique projetée d'un nul part compréhensif. Les histoires de la science gagneraient à être appelées des histoires des technologies. Ces technologies sont des manières de vivre, des ordres sociaux, des pratiques de visualisation. Les technologies sont des pratiques qualifiées. Comment voir ? Comment voir depuis quelque part ? Quelles limites à la vision ? Pour quoi voir ? Avec qui voir ? Qui arrive à avoir plus d'un seul point de vue ? Qui s'aveugle ? Qui habille les aveugles ? Qui interprète le champ visuel ? Quels autres pouvoirs sensoriels souhaitons-nous cultiver en plus de la vision ? Le discours moral et politique devrait être un discours rationnel sur l'imagerie et les technologies de la vision. La déclaration ou l'observation de Sandra Harding que les mouvements de la révolution sociale ont le plus contribué aux progrès de la science devrait être entendue comme une déclaration sur les conséquences savantes des nouvelles technologies du positionnement. Mais j'espère qu'Harding a passé plus de temps à se rappeler que les révolutions sociales et historiques n'ont pas toujours été libératrices, même si elles ont toujours été visionnaires. Peut-être peut-on visualiser ce point autrement : la question de la science dans la machine de guerre. Les combats sur ce qui comptera comme rapports rationnels au monde sont des combats sur *comment* voir.

Les conditions de la vision : la question de la science dans le colonialisme, la question de la science dans l'exterminisme [15], la question de la science dans le féminisme.

La solution aux attaques politiques contre les différents empiricismes et réductionnismes, ou toute autre version de l'autorité scientifique, ne devrait pas être le relativisme, mais l'emplacement. Un tableau de dichotomies exprimant ce point ressemblerait à ça :

rationalité universelle	ethnophilosophies
langage commun	hétéroglossolalie
nouvelle organisation	déconstruction
champ théorique unifié	positionnement oppositionnel
système-monde	savoirs locaux
théories maîtres	rappports en réseaux

Mais un tableau de dichotomies déforme en critique les positions d'une objectivité incarnée que je suis en train de chercher. La première distorsion est l'illusion d'une symétrie dans le tableau, de sorte que les positions apparaissent d'abord comme de simples alternatives, s'excluant ensuite mutuellement. Une carte des tensions et des résonances entre les extrémités fixes d'une dichotomie par excès représente mieux la politique et l'épistémologie virtuelles d'une objectivité incarnée, et, partant, responsable. Par exemple, les savoirs locaux doivent ainsi entrer en tension avec les structurations productrices qui forcent les traductions et échanges - matériels et sémiotiques - inégaux dans les réseaux du savoir et du pouvoir. Les réseaux *peuvent* avoir la propriété d'être systématiques, même d'être des systèmes globaux structurés et centralisés avec de profonds filaments et des vrilles tenaces dans le temps, l'espace et la conscience, qui sont les dimensions de l'histoire du monde. La responsabilité féministe requiert un savoir réglé sur la résonance, pas la dichotomie. Le genre est un champ de différence structurée et structurante, dans lequel les tonalités de la localisation extrême, du corps intimement personnel et individualisé vibrent dans le même champ que les émissions à haute tension globales. L'incarnation féministe, alors, ne se dit pas d'un emplacement fixe dans un corps réifié, femelle ou tout autre chose, mais de nœuds dans les champs, d'inflexions dans les oscillations et de la responsabilité devant la différence dans les champs matériels et sémiotiques de la signification. L'incarnation est une prothèse signifiante ; l'objectivité ne peut pas se dire de la vision fixe quand ce qui compte comme objet est précisément ce à propos de quoi se révèle être l'histoire du monde.

Comment quelqu'un devrait-il être positionné pour voir, dans cette situation de tensions, de résonances, de transformations, de résistances et de complicités ? Ici la vision primate n'est pas immédiatement une métaphore ou une technologie très puissante pour une clarification politico-épistémologique féministe, parce qu'elle semble présenter à la conscience des champs déjà processualisés et objectivés ; les choses semblent déjà fixées et distanciées. Mais la métaphore visuelle permet à n'importe qui d'aller au-delà des apparences fixées, qui sont seulement les produits finis. La métaphore nous invite à investir les différents dispositifs de la production visuelle, notamment les technologies prosthétiques en interface avec nos yeux et nos cerveaux biologiques. Et ici nous

trouvons des machineries hautement particulières pour processualiser des régions du spectre électromagnétique dans nos images du monde. C'est dans l'intrication de ces technologies visuelles dans lesquelles nous sommes fichés que nous trouverons des métaphores et des significations pour comprendre et intervenir dans les structures de la réalité devant laquelle nous devons être responsables. Dans ces métaphores nous trouvons des significations pour apprécier simultanément *et* l'aspect concret, « réel », *et* l'aspect sémiotique et productif de ce que nous appelons les savoirs scientifiques.

Je défends la politique et l'épistémologie de l'emplacement, du positionnement et de la situation, où la partialité et non l'universalité est la condition pour être habilité à émettre des prétentions savantes rationnelles. Ce sont des prétentions sur la vie des gens. Je défends une vue depuis un corps, un corps toujours complexe, contradictoire, structuré et structurant, contre la vue de survol, depuis nulle part, depuis la simplicité. Seule la ruse bien trouvée est interdite. Voilà un critère pour décider de la question de la science dans la machine de guerre, qui rêve une science/technologie du langage parfait, de la communication parfaite, de l'ordre final.

Le féminisme aime une autre science : les sciences et la politique de l'interprétation, de la traduction, du bégaiement et de la compréhension partielle. Le féminisme se dit des sciences du sujet multiple avec enfin une double vision. Le féminisme se dit d'une vision critique conséquente basée sur un positionnement critique dans un espace social marqué par le genre non homogène [16]. La traduction est toujours interprétative, critique et partielle. Voilà une raison pour la conversation, la rationalité et l'objectivité - qui est une « conversation » sensible et puissante, pas pluraliste. Ce ne sont pas les images mythiques de la physique et des mathématiques - imparfaitement caricaturées dans l'idéologie anti-science comme savoirs exacts, hyper simples - qui viennent représenter l'autre hostile des modèles paradigmatiques féministes du savoir scientifique, mais les rêves de perfection reconnus dans la haute technologie, les productions et les positionnements scientifiques militarisées en permanence, la ruse bien trouvée d'un paradigme de Guerre des Etoiles du savoir rationnel. L'emplacement se dit ainsi de la vulnérabilité ; l'emplacement résiste à la politique de clôture, de finalité, ou, en empruntant à Althusser, l'objectivité féministe résiste à la « simplification en dernière instance ». C'est pourquoi l'incarnation féministe résiste à la fixation et est insatiablement curieuse des réseaux du positionnement différentiel. Il n'y a pas de point de vue féministe simple parce que nos cartes requièrent trop de dimensions pour cette métaphore pour raisonner nos visions. Mais le but théorique du point de vue féministe d'une épistémologie et d'une politique du positionnement engagé, responsable, reste éminemment fort. Le but est de meilleurs rapports au monde, - ce qui est la « science ». Par-dessus tout, le savoir rationnel ne doit pas prétendre au désengagement : d'être de partout et ainsi de nulle part, d'être libre d'interpréter, d'être représenté, d'être pleinement contenu en lui-même ou parfaitement formalisable. Le savoir rationnel est une conversation sensible et puissante [17]. Décodage et transcodage plus traduction et critique ; tous sont nécessaires. Ainsi la science devient-elle le modèle paradigmatique, non de la clôture, mais de ce qui contestable et contesté. La science devient le mythe, non de ce qui échappe à l'agencement et à la responsabilité humaine dans un royaume surplombant la bagarre, mais plutôt de la responsabilité pour les traductions et les

solidarités qui lient les visions cacophoniques et les voix visionnaires qui caractérisent les savoirs de l'assujetti. Une déchirure des sens, une confusion de la voix et de la vue, plutôt que des idées claires et distinctes, devient la métaphore pour une raison du rationnel. Nous ne cherchons pas des savoirs réglés par le phallogocentrisme (nostalgie de la présence d'un unique Monde vrai) et la vision désincarnée. Nous recherchons ceux réglés par une vue partielle et une voie limitée - non pas la partialité pour son propre compte mais plutôt pour le compte des connexions et des ouvertures inattendues que les savoirs situés rendent possibles. Les savoirs situés se disent des communautés, non des individus isolés. La seule façon de trouver une vision plus large est d'être quelque part en particulier. La question de la science dans le féminisme se dit de l'objectivité comme rationalité positionnée. Ses images ne sont pas les produits de la fuite et de la transcendance des limites (la vue surplombante) mais l'assemblage de vues partielles et de voix haletantes dans une position de sujet collectif qui promet une vision des significations de l'incarnation finie en cours, de l'existence avec ses limites et ses contradictions - de vues depuis quelque part.

LES OBJETS COMME ACTEURS : LE DISPOSITIF DE PRODUCTION CORPORELLE

Tout au long de cette réflexion sur l' « objectivité », j'ai refusé de résoudre les ambiguïtés attachées au fait de se référer à la science sans différencier l'extraordinaire variété de ses contextes. A travers cette ambiguïté persistante, j'ai posé au premier plan un champ réunissant l'ensemble des sciences exactes, physiques, sociales, politiques, biologiques et humaines, et j'ai noué ensemble tout ce champ hétérogène de la production scientifique académique (et industrielle, par exemple les industries des armes et des médicaments) pour signifier la science en insistant sur la virtualité des batailles idéologiques. Mais, en partie en vue de donner du jeu à la fois aux spécificités et aux frontières hautement perméables des significations dans le discours de la science, j'aimerais suggérer une solution à l'une de ces ambiguïtés. Le long du champ des significations qui constituent la science, une chose qui est commune concerne le statut de l'objet du savoir et les prétentions consistant à accorder du crédit à nos rapports à un « monde réel », peu importe combien médiatisés pour nous et combien complexes et contradictoires peuvent être ces mots. Les féministes et d'autres qui ont été plus actifs comme critiques des sciences et de leurs prétentions et idéologies associées se sont effarouchés à l'idée des doctrines de l'objectivité scientifique en partie à cause de la suspicion qu'un « objet » du savoir puisse être une chose passive et inerte. Les rapports à de tels objets peuvent être soit des appropriations d'un monde fixe et indéterminé réduit à servir les projets instrumentalistes des sociétés occidentales destructrices, soit ils peuvent être vus comme des masques à des intérêts, ceux qui dominent habituellement.

Par exemple, le « sexe » comme objet du savoir biologique apparaît régulièrement à l'occasion du déterminisme biologique, effrayant le fragile espoir du constructionnisme social et de la théorie critique avec leurs possibilités concomitantes d'intervention active et transformatrice, qui sont redécouvertes sous les concepts féministes de genre comme différence socialement, historiquement et sémiotiquement positionnée. Et maintenant, perdre les rapports biologiques autoritaires au sexe, avec lesquels des tensions

productives avec le genre s'établissent, semble être trop perdre ; ce n'est pas seulement le pouvoir analytique d'une tradition occidentale qui semble être perdu, mais encore le corps comme une page vierge d'inscriptions sociales, notamment des discours biologiques. Le même problème de perte accompagne la « réduction » radicale des objets de la physique ou de toute autre science à l'éphémère de la production discursive et de la construction sociale [18].

Mais la difficulté et la perte ne sont pas nécessaires. Elles dérivent en partie de la tradition analytique, profondément redevable à Aristote et à l'évolution historique du « Patriarcat Blanc Capitaliste » (comment nommer cette chose scandaleuse ?), qui transforme toute chose en ressource à s'approprier, où un objet du savoir ne peut être considéré comme tel qu'au regard du pouvoir séminal, de l'action et du savant. Ici l'objet garantit et rafraîchit en même temps le pouvoir du savant, mais aucun statut d'*agent* dans la production du savoir ne doit lui être reconnu. Lui - le monde - doit, en clair, être objectivé comme chose, pas comme agent ; il ne compte que pour la formation de la seule existence sociale qui lui soit reconnue dans la production du savoir, le savant humain. Zoe Sofoulis [19] a identifié ce mode de connaître dans les technosciences comme « ressourcement » - comme une seconde naissance de l'Homme à travers l'homogénéisation du corps entier du monde en ressource pour ses projets pervers. La nature n'est que le matériau brut de la culture, appropriée, préservée, asservie, exaltée ou en quelque façon flexibilisée pour être à disposition de la culture dans la logique du colonialisme capitaliste. De la même façon, le sexe n'importe qu'à l'action du genre ; la logique productionniste ne semble pas pouvoir échapper aux traditions des oppositions binaires occidentales. Cette logique narrative analytique et historique rend compte de ma nervosité à propos de la distinction sexe/genre dans l'histoire récente de la théorie féministe. Le sexe est « ressourcé » pour sa représentation comme genre, que « nous » pouvons contrôler. Impossible d'éviter la trappe d'une logique d'appropriation issue de la domination construite dans l'opposition nature/culture et dans les prolongements qu'elle génère, notamment la distinction sexe/genre. Il semble clair que les rapports féministes à l'objectivité et à l'incarnation - c'est-à-dire à un monde - tels que cet essai les esquisse appellent à manœuvrer, combien décevante puisse apparaître la simplicité de cette action, sans les traditions occidentales héritées, une manœuvre commencée dans la dialectique mais stoppée nette avec les révisions nécessaires. Les savoirs situés requièrent que l'objet du savoir soit dépeint comme un acteur et un agent, pas comme un écran, une raison ou une ressource, enfin jamais comme l'esclave du maître qui entérine la dialectique dans son seul agencement et sa paternité de savoir « objectif ». Le point est clair d'un point de vue paradigmatique dans les approches critiques des sciences sociales et humaines, où l'agencement de la population étudiée lui-même transforme du tout au tout le projet de production d'une théorie sociale. De fait, établir des relations avec l'agencement des « objets » étudiés est la seule façon d'éviter de grosses erreurs et de faux savoirs de toute sorte dans ces sciences. Mais le même point doit s'appliquer aux autres projets savants appelés sciences. Un corollaire de l'insistance avec laquelle l'éthique et la politique fournissent à couvert ou ouvertement les bases de l'objectivité dans les sciences comme tout hétérogène est d'accorder le statut d'agents/acteurs aux « objets » du monde. Les acteurs arrivent dans des formes variées et merveilleuses. Les rapports à un monde « réel » ne sont alors pas dépendants d'une logique de la « découverte » mais d'une relation sociale de « conversation » riche en

pouvoir. Le monde ne parle pas lui-même ni ne disparaît à la faveur d'un maître décodeur. Les codes du monde ne préexistent pas, qui attendraient seulement d'être lus. Le monde n'est pas le matériau brut d'une humanisation. Les attaques minutieuses contre l'humanisme, autre branche du discours de la « mort du sujet », ont clairement établi ce point. En un sens critique, celui auquel il est fait grossièrement allusion dans la catégorie maladroite de social ou d'agencement, le monde rencontré dans les projets savants est une entité active. Dans la mesure où un rapport scientifique a été capable d'engager cette dimension du monde comme objet de savoir, alors un savoir fidèle peut être imaginé et formuler des revendications pour notre compte. Mais aucune doctrine particulière de la représentation, du décodage ou de la découverte ne garantit quoique ce soit. L'approche que je recommande n'est pas une version du « réalisme », qui a fourni une façon plutôt pauvre de s'engager avec le monde dans un agencement actif.

Ma manœuvre simple, peut-être simple d'esprit, n'est de toute évidence pas nouvelle dans la philosophie occidentale, mais elle a un bord féministe spécial en relation à la question de la science dans le féminisme, à celle qui lui est liée du genre comme différence située et à celle de l'incarnation femelle. Les écoféministes ont peut-être plus insisté sur la version du monde comme sujet actif et non pas comme ressource devant être cartographiée et appropriée par les projets bourgeois, marxistes ou masculinistes. Reconnaître l'agencement du monde dans le savoir fait une place à des possibilités à saisir, notamment un sens de l'humour indépendant du sens du monde. Un tel sens de l'humour n'est pas confortable pour les humanistes et tous ceux engagés dans le monde comme ressource. Il existe cependant des figures richement évocatrices pour promouvoir les visualisations féministes du monde comme agent spirituel. Nous n'avons pas besoin de nous perdre en invocations d'une mère primordiale qui résisterait à sa traduction en ressource. Le Coyote ou le Rusé, comme rapports incarnés des natifs de l'Amérique du Sud-Ouest, caractérise la situation dans laquelle nous nous trouvons quand nous renonçons à la maîtrise mais continuons à rechercher la fidélité, sachant à tout moment que nous serons trompés. Je pense qu'il y a beaucoup de mythes utiles aux scientifiques qui pourraient être nos alliés. L'objectivité féministe fait une place aux surprises et aux ironies au cœur de toute production de savoir ; nous ne sommes pas en charge du monde. Nous vivons juste ici et essayons d'improviser des conversations pas innocentes par les moyens de nos appareils prosthétiques, notamment nos technologies de visualisation. Dans la récente théorie féministe aucune fiction scientifique si merveilleuse n'a jamais été une aussi riche pratique scripturale. J'aimerais voir la théorie féministe comme une réinvention du discours coyote obligé à puiser dans les nombreux rapports hétérogènes au monde.

Une autre pratique féministe riche dans la science ces vingt dernières années illustre particulièrement bien l'« activation » des catégories prématurément passives d'objets du savoir. Cette activation problématise en permanence les distinctions binaires comme le sexe et le genre sans éliminer leur utilité stratégique. Je me réfère aux reconstructions en primatologie (spécialement, mais pas uniquement, dans les pratiques des femmes qui travaillent sur les primates, l'évolution biologique et l'écologie du comportement) de ce qui compte dans les rapports scientifiques comme sexe, spécialement le sexe femelle [20]. Le *corps*, l'objet du discours scientifique, devient un être plus attirant. Les

prétentions du déterminisme biologique ne peuvent jamais se répéter à l'identique. Quand le « sexe » a été autant rethéorisé et revisualisé en profondeur qu'il émerge sous une forme tel qu'on ne peut pratiquement pas le distinguer de l' « esprit », quelque chose de fondamental s'est passée dans les catégories de la biologie. En observant son comportement, la population biologique femelle ne cède rien à sa prétendue passivité. Elle est structurante et active sous tout rapport ; le « corps » est un agent, pas une ressource. La différence est théorisée *biologiquement* non pas intrinsèquement mais en situation à tous les niveaux depuis le gène jusqu'aux manières de fouiller pour trouver quelque chose, changeant par-là fondamentalement la politique biologique du corps. Les relations entre le sexe et le genre ont besoin d'être catégoriquement retravaillées dans ces cadres de la connaissance. Je voudrais suggérer que cette tentative dans les stratégies explicatives en biologie est une allégorie des interventions fidèles au projet de l'objectivité féministe. Ce n'est pas que ces nouvelles images de la femelle biologique soient simplement vraies ou pas ouvertes à la contestation et à la conversation - c'est tout le contraire. Mais ces images mettent au premier plan le savoir comme conversation située à tous les niveaux de son articulation. La frontière entre l'animal et l'humain est l'un des enjeux de cette allégorie, comme celle entre la machine et l'organisme.

Aussi je terminerai avec une dernière catégorie utile à la théorie féministe des savoirs situés : le dispositif de production corporelle. Dans son analyse de la production du poème comme d'un objet de valeur littéraire, Katie King fournit des outils pour clarifier les questions auxquelles s'affrontent les féministes dans les débats sur l'objectivité. King suggère le terme de « dispositif de production littéraire » pour se placer au plan de l'émergence de la littérature à l'intersection de l'art, du marché et de la technologie. Le dispositif de production littéraire est la matrice qui voit naître la « littérature ». Visant l'objet de valeur virtuel appelé « poème », King applique son cadre d'analyse à la relation des femmes et des technologies scripturales [21]. J'aimerais adapter son travail pour comprendre la génération - la production et la reproduction actuelles - des corps et autres objets de valeur dans les projets savants de la science. Au premier coup d'œil apparaît une limite à utiliser le schème de King inhérente à la « facticité » du discours biologique, qui est absente du discours littéraire et de sa prétention à connaître. Les corps biologiques sont-ils au sens fort « produits » ou « générés » comme les poèmes ? Depuis les frémissements du Romantisme à la fin du XVIIIe siècle, beaucoup de poètes et de biologistes ont cru que la poésie et les organismes étaient frères et sœurs. *Frankenstein* peut être lu comme une méditation sur cette proposition. Je continue à croire avec force à cette proposition mais dans une voie postmoderne et non pas romantique. J'espère traduire les dimensions idéologiques de « facticité » et d' « organique » dans une entité embarrassante appelée « acteur matériel-sémiotique ». Ce terme difficile à manier a pour intention de tirer le portrait de l'objet du savoir comme une part active, génératrice de significations, du dispositif de production corporelle, sans impliquer *toujours* la présence immédiate de tels objets ou, ce qui est la même chose, la détermination dernière ou unique de ce qui en eux compte comme savoir objectif dans une conjoncture historique particulière. Comme les poèmes, qui sont des lieux de la production littéraire où le langage aussi est un acteur indépendant des intentions de leurs auteurs, les corps comme objets de savoir sont des nœuds matériels-sémiotiques générateurs. Leurs *frontières* se matérialisent dans l'interaction sociale. Les frontières se dessinent dans des pratiques

cartographiques ; les « objets » comme tels ne préexistent pas. Ce que les frontières contiennent de provisions reste générateur, producteur de significations et de corps. Poser (observer) des frontières est une pratique à risque.

L'objectivité ne se dit pas du désengagement mais d'une structuration mutuelle *et* habituellement inégale, d'une prise de risque dans un monde où « nous » sommes mortels en permanence, c'est-à-dire pas dans un contrôle « final ». Les différents corps biologiques en osmose émergent à l'intersection de la recherche et de l'écriture biologiques, des pratiques médicales ou d'autres commerces et de la technologie, comme les technologies de visualisation saisies dans cet essai comme des métaphores. Mais qui est ainsi invité dans ce nœud d'intersection est l'analogue des langues vivantes qui interviennent activement dans la production de la valeur littéraire : le coyote et les incarnations protéiniques du monde comme agent et acteur spirituel. Peut-être le monde résiste-t-il à sa réduction en simples ressources parce qu'il est - ni mère, ni matériau, ni marmonnement - mais un coyote, une figure du lien toujours problématique, toujours virtuel entre les significations et les corps. L'incarnation féministe, l'espoir féministe dans la partialité, l'objectivité et les savoirs situés embrayent des conversations et des codes à ce nœud virtuel dans le champ des significations et des corps possibles. C'est là que la science, la science-fantaisie et la science-fiction convergent dans la question de l'objectivité dans le féminisme. Peut-être notre espoir dans la responsabilité, la politique, l'écoféminisme enclenche-t-il une révision du monde comme codeur rusé avec lequel nous devons apprendre à converser.

NOTICE

L'article, « Situated Knowledges : The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective » (*Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle*), est paru à l'automne 1988 dans les *Feminist Studies*, n°14, pp. 575-599. Il a été ensuite repris dans *Simians, Cyborgs, and Women : The Reinvention of Nature*, New York, Routledge, 1991, chapitre 9. Il est inédit en français.

Il trouve son origine dans un commentaire de *The Science Question in Feminism* de Sandra Harting fait aux rencontres de la Division Occidentale de l'Association Américaine de Philosophie à San Francisco en mars 1987. Il a reçu le généreux soutien de la Fondation Alpha de l'Institut des Etudes Avancées de Princeton (New Jersey) pour sa réalisation. Que soient particulièrement remerciées Joan Scott, Judith Butler, Lila Abu-Lughod et Dorinne Kondo (N.d.A.).

(traduit de l'américain par Vincent Bonnet)

[1] Voir par exemple Karin Knorr-Cetina et Michael Mulkay (éd.), *Science Observed : Perspectives on the Social Study of Science*, Londres, Sage, 1983 ; Wiebe E. Bijker, Thomas P. Hugues et Trevor Pinch (éd.), *The Social Construction of Technological Systems*, Cambridge, MIT Press, 1987 ; et spécialement Bruno Latour, *Les Microbes, guerre et paix, suivi des Irréductions*, Paris, Métailié, 1984 et *Pasteur : bataille contre les microbes*, Paris, Nathan, 1985. Empruntant à *Vendredi* (Paris, Gallimard, 1967) de

Michel Tournier, *Les Microbes*, essai polémique aphoristique brillant et exaspérant contre toutes les formes de réductionnisme, établit un point essentiel pour les féministes : « Méfiez-vous de la pureté ; c'est le vitriol de l'âme » (p. 171). Latour n'est pas par ailleurs un théoricien notable du féminisme, mais il pourrait bien le devenir par les lectures aussi perverses que celles qu'il fait du laboratoire, cette énorme machine à faire des erreurs signifiantes plus vite que n'importe qui, et aussi à gagner le pouvoir de changer le monde. Le laboratoire pour Latour est l'industrie ferroviaire de l'épistémologie, où les faits ne peuvent être conçus que pour rouler sur les rails fabriqués par le laboratoire. Ceux qui contrôlent le chemin de fer contrôlent le territoire environnant. Comment pouvions-nous avoir oublié ? Mais maintenant nous n'avons pas tant besoin de la banqueroute du chemin de fer que de celle du réseau satellite. Les faits courent sur des rayons lumineux ces jours-ci.

[2] Pour une élucidation élégante et très utile d'une version non imagée de cet argument, voir Hayden White, *The Content of the Form : Narrative Discourse and Historical Representation*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1987. J'en veux plus encore, et un désir inassouvi peut être un germe puissant pour changer les histoires.

[3] Dans "Through the Lumen : Frankenstein and the Optics of Re-Origination" (Ph. D. diss, Université de Californie à Santa Cruz, 1988), Zoe Sofoulis a produit un traitement théorique lumineux (qu'elle me pardonne la métaphore) de la technoscience, la psychanalyse de la culture de la science-fiction, et les métaphores de l'extra-terrestre, notamment une mise au point merveilleuse sur les idéologies et les philosophies de la lumière, de l'illumination et de la découverte dans les mythes occidentaux de la science et de la technologie. J'ai revu mon essai en dialogue avec les arguments de Zofoulis et les métaphores contenues dans sa dissertation.

[4] Nancy Hartsock, *Money, Sex, and Power : An Essay on Domination and Community*, Boston, Northeastern University Press, 1984.

[5] Cruciales dans cette discussion sont les contributions de Sandra Harding, *The Science Question in Feminism*, Ithaca, Cornell University Press, 1987 ; Evelyn Fox Keller, *Reflections on Gender and Science*, New Haven, Yale University Press, 1984 ; Nancy Hartsock, "The Feminist Standpoint : Developing the Ground for a Specifically Feminist Historical Materialism", in Sandra Harding et Merrill B. Hintikka (éd.), *Discovering Reality : Feminist Perspectives on Epistemology, Metaphysics, and Philosophy of Science*, Dordrecht, The Netherlands Reidel, 1983, pp. 283-310 ; Jane Flax's, "Political Philosophy and the Patriarchal Unconscious", in *Discovering Reality*, pp. 245-281, et "Postmodernism and Gender Relations in Feminist Theory", *Signs*, n°12, été 1987, pp. 621-643 ; Evelyn Fox Keller et Christine Grontkowski, "The Mind's Eye", in *Discovering Reality*, pp. 207-224 ; Hilary Rose, "Women's Work, Women's knowledge", in Juliet Mitchell et Ann Oakley (éd.), *What Is Feminism ? A Re-Examination*, New York, Pantheon, 1986 ; Donna Haraway, " A Manifesto for Cyborgs : Science, Technology and Socialist Feminism in the 1980's", *Socialist Review*, n°80, mars-avril 1985, pp. 65-107, et Rosalind Pollack Petchesky, "Fetal Images : The Power of Visual Culture in the Politics of Reproduction", *Feminist Studies*, n°13, été 1987, pp. 263-292.

Des aspects du débat sur le modernisme et le postmodernisme affectent les analyses féministes du problème de l' « objectivité ». Traçant la ligne de partage entre le modernisme et le postmodernisme en ethnographie et en anthropologie - dans lesquelles de grands enjeux concernent l'autorisation ou l'interdiction de tisser un savoir comparatif à travers les « cultures » - Marilyn Strathern fait l'observation cruciale que ce n'est pas l'ethnographie écrite qui est parallèle au travail de l'art comme objet-de-savoir, mais la culture. Les objets naturels et techniques du savoir romantique et moderniste, dans la science et dans les autres pratiques culturelles, se trouvent d'un côté de cette division. La formation postmoderniste se trouve de l'autre côté, avec son « anti-esthétique » des « objets » constamment déchirés, problématisés, toujours fuyants et différés, du savoir et de la pratique, notamment les signes, les organismes, les systèmes, les soi et les cultures. L' « objectivité » dans un cadre postmoderne ne peut pas se dire d'objets qui ne soient pas problématiques ; elle doit se dire d'une prothétique spécifique et de traductions toujours partielles. A la racine, l'objectivité se dit du tissage de savoir comparatif : Comment une communauté peut-elle nommer les choses pour être stable et pour être comme les autres ? Dans le postmodernisme, cette quête se traduit en une question de politique de démarcation afin d'avoir des conversations et des connexions non innocentes. Ce qui fait l'enjeu du débat sur le modernisme et le postmodernisme est la structure des relations entre et avec les corps et le langage. C'est d'une importance cruciale pour les féministes. Voir Marilyn Strathern, "Out of Context : The Persuasive Fictions of Anthropology", *Current Anthropology*, n°28, juin 1987, pp. 251-281, et "Partial Connections", Munro Lecture, Université d'Edinburgh, novembre 1987, manuscrit non publié.

[6] Harding, pp. 24-26 et 161-162.

[7] La courte nouvelle de science-fiction de John Varley, "The Persistence of Vision", dans *The Persistence of Vision* (New York, Dell, 1978), pp. 263-316, m'a en partie inspirée pour ce chapitre. Dans l'histoire, Varley confectionne une communauté utopique dessinée et construite par le sourd-aveugle. Il explore alors les technologies et autres médiations de communication de cette population, ainsi que leurs rapports aux enfants voyants et aux visiteurs. Dans l'histoire "Blue Champagne" dans *Blue Champagne* (New York, Berkeley, 1986, pp. 17-79), Varley transforme le thème pour interroger la politique de l'intimité et de la technologie pour une jeune femme paraplégique, dont l'outil prothétique lui permet une grande mobilité. Mais parce que la prothèse infiniment chère est la propriété d'un empire intergalactique de communication et de divertissement pour lequel elle travaille comme star des médias faisant des « sentiments », elle ne peut garder son autre soi technologique, intime et puissant qu'en échange de sa collaboration à la marchandisation de toute expérience. Quelles sont ses limites à la réinvention de l'expérience à vendre ? Le politique personnel est-il sous le signe de la simulation ? Une manière de lire les investigations répétées de Varley sur les incarnations finalement toujours limitées, les existences affublées d'un pouvoir différent, les technologies prothétiques, la rencontre des cyborgs avec leur finitude, est la recherche d'une allégorie pour le personnel et le politique dans le temps mythique historique de la fin du XXe siècle, l'ère de la techno-biopolitique. La prothèse devient une catégorie fondamentale pour comprendre nos soi les plus intimes. La prothèse est la sémiologie, la formation des

significations et des corps, non pas pour une transcendance, mais pour une communication virtuellement puissante.

[8] C. D. B. Bryan, *The national Geographic Society : 100 years of Adventure and Discovery*, New York, Harry N. Abrams, 1987, p. 352.

[9] Je dois ma compréhension de l'expérience de ces photographies à Jimm Clifford, de l'Université de Californie à Santa Cruz, qui a identifié leur effet "terre !" produit sur le lecteur.

[10] Bryan, p. 454.

[11] Voir Hartsock, "The Feminist Standpoint : Developing the Ground for a Specifically Feminist Historical materialism", et Chela Sandoral, *Yours in Struggle : Women Respond to Racism*, Oakland, Center for Third Word Organizing ; Harding, et Gloria Anzaldua, *Borderlands/La frontera*, San Francisco, Spinsters/Aunt Lute, 1987.

[12] Annette Kuhn, *Women's Pictures : Feminism and Cinema*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1982, pp. 3-18.

[13] Joan Scott m'a rappelé que Teresa de Lauretis l'expose comme suit : « Les différences entre les femmes peuvent être mieux comprises comme différences avec les femmes... Mais une fois comprises dans leur pouvoir constitutif - une fois que ce pouvoir est saisi, c'est-à-dire que ces différences constituent non seulement les limites de la subjectivité et de la conscience de chaque femme mais que toutes ensemble définissent le sujet féminin du féminisme dans sa spécificité, - tel qu'il est, c'est-à-dire une contradiction inhérente et pour finir à partir de maintenant irréconciliable - ces différences, alors, ne peuvent plus être rassemblées dans une identité fixe, une mêmeté de toutes les femmes comme Femmes, ou une représentation du Féminisme comme image cohérente et disponible. » (Teresa de Lauretis, "Feminist Studies/Cristal Studies : Issues, Terms, and Contexts" dans ses *Feminist Studies/Cristal Studies*, Bloomington, Indiana University Press, 1986, pp. 14-15)

[14] Chantal Mohanty, "Under Western Eyes", *Boundary*, n°2 et 3, 1984, pp. 333-358.

[15] Voir Sofoulis, manuscrit non publié.

[16] Dans *The Science Question in Feminism* (p. 18), Harding suggère que le genre a trois dimensions, chacune historiquement spécifique : le symbolisme du genre, la division sociale-sexuelle du travail et les procédés de construction d'une identité individuelle « genrée ». J'élargirais ce point en notant qu'il n'y a pas de raison à attendre que chacune de ces trois dimensions se couvrent ou se déterminent les unes les autres, enfin pas directement. C'est que des gradients extrêmement profonds entre des termes contrastants dans le symbolisme du genre peuvent très bien ne pas recouvrir les divisions sociales-sexuelles strictes du travail ou du pouvoir social, mais ils peuvent très bien être apparentés à la stratification raciale ou à autre chose encore. De la même façon, les

procédés de formation du sujet « genré » peuvent ne pas être éclairés directement par le savoir de la division sexuelle du travail ou du symbolisme du genre dans la situation historique particulière sous examen. D'un autre côté, nous devrions attendre des relations entre les dimensions. Les médiations pourraient bouger parmi différents axes sociaux d'organisation qui touchent tout à la fois les symboles, les pratiques et l'identité, tels que la race - et vice-versa. Je suggérerais aussi que la science, comme le genre ou la race, pourrait être utilement dissoute dans un tel schème multipartite du symbolisme, de la pratique sociale et de la position sujet. De dessiner des parallèles déborde les trois dimensions qui les suggèrent elles-mêmes. Les différentes dimensions, par exemple, du genre, de la race et de la science pourraient constituer des médiations avec les dimensions d'un tableau parallèle. Les divisions raciales du travail pourraient médiatiser les structures de connexion entre les connexions symboliques et la formation des positions du sujet individuel sur le tableau de la science ou du genre. Ou les formations de la subjectivité « genrée » ou la race pourraient médiatiser les relations entre la division scientifique sociale du travail et les structures symboliques scientifiques.

Le tableau qui suit commence une analyse en mettant en parallèle des sections. Dans le tableau (et dans la réalité ?), le genre et la science pris ensemble sont analytiquement asymétriques ; chaque terme contient et obscurcit une opposition binaire hiérarchisée, sexe/genre et nature/science. Chaque opposition binaire ordonne le terme silencieux suivant une logique d'appropriation, comme ressource pour produire, nature pour une culture, virtualité pour une actualité. Les deux pôles de l'opposition sont construits et structurés dialectiquement l'un l'autre. Avec chaque terme invoqué et explicité, de rapides divisions asymétriques peuvent être mises à jour, comme depuis le genre, du masculin au féminin, et depuis la science, des sciences dures aux sciences molles. C'est un point pour se rappeler comment travaille un outil analytique particulier, qu'il le veuille ou non, prédisposé ou pas. Le tableau reflète des aspects idéologiques communs aux discours sur la science et sur le genre et peut aider comme un outil analytique pour fendre des unités mystifiées comme la Science ou la Femme.

GENRE

- 1) système symbolique
- 2) division sociale du travail (par le sexe, la race, etc.)
- 3) identité individuelle/position sujet (désirant/désiré ; autonomie relationnelle)
- 4) culture matérielle (c'est-à-dire l'attirail du genre et les technologies quotidiennes du genre, les pistes étroites autour desquelles les faits tournent)
- 5) dialectique de la construction et découverte

SCIENCE

- système symbolique
- division sociale du travail (par ex., selon les logiques industrielle ou artisanale)
- identité individuelle/position sujet (connaissant/connu ; scientifiques/autres)
- culture matérielle (c'est-à-dire les laboratoires, les pistes étroites autour desquelles la différence sexuelle tourne)
- dialectique de la construction et découverte

[17] Katie King, "Canons without Innocence" (Ph.D. diss, Université de Californie à Santa Cruz, 1987).

[18] Evelyn Fox Keller, dans "The Gender/Science System : Or, Is Sex to Gender As Natur Is to Science ?" (*Hypatia*, n°2, automne 1987, pp. 37-49), a insisté sur les importantes possibilités offertes dans la construction de l'intersection de la distinction entre sexe et genre, d'un côté, entre nature et science, de l'autre. Elle insiste ainsi sur la nécessité d'édifier quelques connaissances de base non discursives sur le « sexe » et la « nature », peut-être ce que j'appelle le « corps » et le « monde ».

[19] Voir Sofoulis, chap. 3.

[20] Donna Haraway, *Primate Visions : Gender, Race, and Nature in the Word of Modern Science*, New York, Routledge & Keagan, 1989.

[21] Katie King, prospectus pour "The Passing Dreams of Choice... Once Defore and After : Audre Lorde and the Apparatus of Literary Production" (MS, Université de Maryland, College Park, Maryland, 1987).